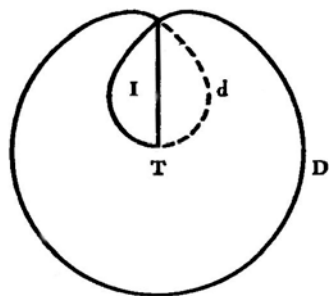


## Passé et démenti<sup>1</sup>

Pourquoi interroger ensemble ces deux termes ? Comment s'articulent-ils ? La question s'est trouvée posée dans l'après-coup d'une expérience de la procédure comme membre d'un cartel de passe d'abord, comme passante ensuite. Pourquoi cette question ne s'est-elle pas posée avant de passer par cette expérience ? Cela nous interroge sur ce que produit la procédure : ouvre-elle sur un savoir du démenti ?

Je tente maintenant de retrouver comment la question est venue au jour. Chargée de cette question, j'ai l'impression d'être une fourmi à l'assaut d'une montagne ! En plus, si cette montagne était en forme de bande de Möbius, de ce huit intérieur que Lacan dessine à la fin des *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* ?! Nous débouchons au sommet sur un point opaque qui ouvre aussi sur un horizon infini. Par où commencer ?

Ce huit, dessinons-le :



**D** : ligne de la demande.

**I** : ligne d'intersection « identification ».

**T** : point du transfert.

**d** : le désir.

Et dans un premier temps essayons de serrer ce que ces deux termes de *passé* et *démenti* mettent en œuvre :

*La passe* : ce qu'elle signifie est déplié par Lacan dans la « Proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'École ». Cette proposition interroge comment on devient analyste. C'est pourquoi elle nous intéresse encore. Comment la psychanalyse se transmet-elle ? Comment peut-elle durer dans la voie ouverte par Freud ?... Aujourd'hui beaucoup de monde s'autorise de son « moi-m'aime » et se dit analyste. Analyste, en effet, d'abord, c'est un dire. Mais qu'on dise d'abord, reste oublié. Ce reste oublié emporte avec lui une zone d'ombre sur ce qui fait l'analyste. Il nous importe donc de savoir où se tient le terme oublié.

*Démenti* : c'est le terme choisi par Lacan pour traduire *Verleugnung*. Ce terme fut d'abord traduit en français par « déni ». En écoutant un exposé sur la

---

<sup>1</sup> Séance publique du Collège de la passe de l'EPSF et de la lettre lacanienne, Aix-en-Provence, le 5 mai 2007.

*Verleugnung* et la perversion, Lacan avait d'abord proposé de la traduire par « désaveu », puis il dit que « démenti » convenait mieux. Il ajoute : « On ne peut le recevoir que du réel, et c'est bien pourquoi la vérité y est intéressée, parce que la vérité, je l'ai dit, ne peut que se mi-dire, mais elle ne peut concerner que le réel<sup>2</sup>. » Dans *Clés pour l'imaginaire*, Octave Mannoni propose une quatrième traduction : « répudiation ». Les traductions flottantes de ce terme disent la complexité du mécanisme psychique qu'il recouvre. La *Verleugnung* est une négation constitutive du sujet. Soulignons comme Solal Rabinovitch nous y invite que le préfixe *ver-* retrouvé dans *Verdrängung*, *Verneinung*, *Verwerfung*, indique ce qui éloigne, exile, fait disparaître, « mais surtout exprime la limite extrême d'une action<sup>3</sup> ». Il faudra beaucoup de temps à Freud pour identifier cette modalité de rejet. Le terme apparaît dès la *Traumdeutung* pour dire le déni de la réalité que le sommeil implique. On le retrouve en 1924 dans l'article « La perte de la réalité dans les névroses et les psychoses ». Freud en fait usage pour parler de la psychose qui est « déni de la réalité<sup>4</sup> », dit-il. Ce n'est qu'en 1927 dans son article sur le fétichisme que le terme trouve sa pertinence. C'est d'ailleurs à partir de cet article que l'on prendra l'habitude de réduire le démenti à la production d'un fétiche. Mais « il y a toutes sortes de démentis qui viennent du réel<sup>5</sup> » dira Lacan. Le démenti est une défense contre le savoir d'un réel. Plus précisément, du sens de vérité que pourrait prendre ce savoir d'un réel. « Le retour d'un signifiant refoulé se produit dans le symbolique [...] le retour d'un démenti du réel se produit dans l'imaginaire<sup>6</sup>. »

*Il y a toutes sortes de démentis : c'est, par exemple dans les théories sexuelles infantiles*, l'idée que la petite fille a un pénis encore petit mais qu'il grandira, et un peu plus tard l'idée qu'il a bien été là mais a été enlevé. Ce démenti décrit par Freud comme processus psychique typique va aboutir à la mise en place de la problématique de la castration. Ce démenti résulte de la rencontre avec le réel de la différence sexuelle. Ce réel provoque sa propre méconnaissance : c'est-à-dire qu'en réponse à cet impensable, l'enfant va inventer ces théories. Cette opération n'est pas un simple « déni de la réalité » comme il est dit dans le vocabulaire de la psychanalyse, mais consiste à jeter un voile sur la contradiction entre ce qui est observé (la fille n'a aucun pénis sur le corps, même en cherchant bien, elle n'en a aucun) et le préjugé que tous les humains en ont un.

---

<sup>2</sup> J. Lacan « Journées de novembre 75 », *Lettres de L'AFP*, p. 247.

<sup>3</sup> S. Rabinovitch, *La forclusion*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1998, p. 37.

<sup>4</sup> S. Freud, « Psychose, névrose et perversion », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 301.

<sup>5</sup> J. Lacan, « Conférence à l'université de Yale », Novembre 75, *Scilicet* 6/7, p. 17.

<sup>6</sup> S. Rabinovitch, « Préface - Des dates -Ouverture », *Lysimaque* n° 19 « Les démentis du réel », p. 9.

*Il y a toutes sortes de démentis : c'est par exemple le démenti pervers.* Freud découvre en 1927 ce qu'il rapporte dans son article sur le fétichisme : il peut exister chez un même sujet une reconnaissance de la castration en même temps que son rejet. Comme le souligne Brigitte Lemérier, déjà dans *L'homme aux loups* Freud avait décrit la coexistence de ces deux courants, sans pour autant y déceler le processus de *Verleugnung*<sup>7</sup>. Dans l'article de 1927, le fétichisme est décrit comme un substitut du phallus manquant de la mère. Devant ce manque, l'affect est refoulé. L'affect d'angoisse de castration. Notons que dans la névrose c'est une représentation qui est refoulée. Dans le cas du démenti pervers, la stupeur éprouvée est refoulée, mais la situation montre que la perception (*Wahrnehmung* : ce qui est pris pour vrai) demeure et qu'une action très énergique a été entreprise pour maintenir son démenti. De sorte qu'« il n'est pas juste de dire que l'enfant qui a observé une femme a sauvé, sans la modifier, sa croyance au phallus de la mère, de la femme. Il l'a conservée, mais il l'a aussi abandonnée<sup>8</sup> ». Nous découvrons ici que le processus de *Verleugnung* a pour résultat une *Spaltung*, un clivage. L'objet fétiche est clivé. Il représente aussi bien le pénis que son manque. Il permet de conserver une croyance mais aussi de l'abandonner. Le fait que l'objet fétiche soit clivé ne suffit pas cependant à spécifier la perversion. « Dans le texte où Freud introduit l'*Ichspaltung*, il la fonde dans une refente non du sujet mais de l'objet phallique nommément<sup>9</sup> », écrit Lacan. Ceci n'est rien d'autre que l'opération de causation du sujet, c'est-à-dire la séparation. Celle-ci n'est pas réservée au seul pervers. Alors, qu'est-ce qui spécifie le démenti pervers ? Nous trouvons la réponse en 1937 et 1938, dans les textes sur le clivage du moi et les processus de défense et dans l'*Abrégé de psychanalyse* : c'est une manière de faire avec la castration. Freud décrit le cas d'un petit garçon qui, en réponse aux menaces de sa gouvernante qui lui dit que son père le lui coupera s'il continue à se masturber, se crée un fétiche<sup>10</sup>. Ce fétiche lui permet de n'accorder aucun crédit à ces menaces. Toutefois parallèlement il développe un symptôme d'angoisse, angoisse d'être dévoré par le père. Ce symptôme témoigne malgré tout de la reconnaissance de la castration. On aboutit à ceci que le fétiche permet de détruire toute preuve de possibilité de castration en même temps qu'il y a un savoir de la castration. « Deux attitudes opposées, indépendantes l'une de l'autre s'instaurent, ce qui aboutit à un clivage<sup>11</sup>. » C'est maintenant le moi, *Ich*, qui est clivé. « L'issue dépendra de celle des deux (attitudes) qui disposera de la plus grande intensité<sup>12</sup> », écrit Freud. Dans le cas de la névrose, la contradiction entre

<sup>7</sup> B. Lemérier, « À propos du livre de Henry Rey-Flaud, *Le démenti pervers* », *Carnets de l'EPSF*, n° 45-46, p 71.

<sup>8</sup> S. Freud, « Le fétichisme », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999, pp. 134-135.

<sup>9</sup> J. Lacan, « Position de l'inconscient » *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p 842.

<sup>10</sup> S. Freud, *Résultats, Idées, Problèmes II*, op. cit. pp. 285-286.

<sup>11</sup> S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1949, p. 80.

<sup>12</sup> *Ibidem*.

croyance et observation se résout par le refoulement de la croyance. Dans le cas de la perversion, c'est ce qui est observé, la signification de cette perception qui est tenue pour négligeable, sans conséquence, tandis qu'un autre courant reconnaît la réalité et ses conséquences. Brigitte Lemérier pose la question suivante : « Est-ce que le malaise actuel dans la civilisation aurait cet effet que dans la perversion aujourd'hui, le courant du Moi qui reconnaît la castration serait d'une si faible intensité qu'il pourrait être tenu pour négligeable<sup>13</sup> ? »

*La Passe* : La passe est une expérience qui interroge le devenir analyste. Ce devenir comporte une dimension d'acte. C'est-à-dire de choix. Choix éthique. C'est-à-dire une façon d'habiter le discours. Cet acte est le moment de passage du psychanalysant à l'analyste. Ce moment trouve son point de clôture dans une procédure où se noue le privé au public, l'intention à l'extension. Cette procédure est un dispositif en chiasme à trois termes ; passant, passeurs, cartel. Le passant est celui qui commet l'acte de se dire analyste. Il en témoigne auprès de deux passeurs qui transmettent ce témoignage au cartel ; ce cartel aura pour tâche d'authentifier (*autos – entos* : qui agit par soi-même) cette passe, c'est-à-dire de nommer ou pas. Ce n'est pas la personne qui est nommée mais ce qui dans son acte porte la marque de ce passage.

La passe est une expérience : François Balmès, dans un de ses articles, fait remarquer que ce mot revient une quinzaine de fois dans la « Proposition de 1967 ». Chose tout à fait remarquable, précise-il, l'adjectif qui qualifie cette expérience n'est plus comme précédemment « intégral » (comme dans le « Rapport de Rome » par exemple où la psychanalyse est présentée comme « une discipline qui ne peut se survivre qu'à se tenir au niveau d'une expérience intégrale »). Ce n'est plus non plus l'expérience en tant que *particulière* comme dans les *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Mais c'est ici dans la « Proposition », une expérience en tant qu'*originale*<sup>14</sup>. De cette expérience on peut lire : « On oublie en effet sa raison d'être prégnante, qui est de constituer la psychanalyse comme expérience originale, de la pousser au point qui en figure la finitude pour en permettre l'après-coup, effet de temps, on le sait, qui lui est radical<sup>15</sup>. »

Original : « le mot dit à la fois la spécificité, le caractère premier, inédit, mais aussi le rapport à l'origine, ou à l'originaire », écrit François Balmès<sup>16</sup>. Mais ce mot nous renvoie aussi à l'analyse originelle dont parle Octave Mannoni. « La vraie originelle ne peut être que la seconde qui de la première fait un acte, car c'est elle qui y introduit l'après-coup propre au temps logique qui se

---

<sup>13</sup> B. Lemérier, « À propos du livre de Henry Rey-Flaud, *Le démenti pervers* », art. cit., p. 79.

<sup>14</sup> Souligné par nous.

<sup>15</sup> J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 246.

<sup>16</sup> F. Balmès « L'expérience analytique comme expérience de l'être », *Carnets de l'EPSF*, n° 51, p. 13.

marque de ce que l'analysant est passé au psychanalyste<sup>17</sup> », précise Lacan. En d'autres termes, il faut deux tours. Deux tours logiques pour passer d'une division contingente (par le fantasme) à une division nécessaire (qui relève de la structure). Le mot « original » renvoie à l'analyse originelle, il renvoie aussi au procès que fait Freud aux « idées originales » dans son « Histoire du mouvement analytique<sup>18</sup> ». Freud y fait retour en 1925. Dans sa *Selbstdarstellung* il écrit :

Lorsqu'en 1914 j'ai rédigé l' *Histoire du mouvement analytique*, émergea en moi le souvenir de quelques énoncés de Breuer, Charcot et Chrobach, grâce auxquels j'aurais pu acquérir de bonne heure cette connaissance (de l'étiologie sexuelle de névroses). Mais sur le coup je ne compris pas ce que ces autorités voulaient dire ; elles m'en avaient dit plus qu'elles ne savaient elles-mêmes et qu'elles n'étaient prêtes à soutenir. Ce que j'avais entendu sommeilla en moi, inactivé, jusqu'à ce que, à l'occasion des recherches cathartiques cela éclatât comme une connaissance apparemment originale<sup>19</sup>.

En fait, un savoir était là sur le sexuel mais recueilli comme énoncé sans signification, sans conséquence. C'est-à-dire, non pas refoulé, mais démenti. Ce savoir sera ultérieurement démenti par ses auteurs et par Freud aussi dans un premier temps. Mais ce savoir, fait de fragments, de paroles éparses, sommeilla en lui dans un temps de latence et resurgit après élaborations inconscientes sous l'apparence trompeuse d'idées originales<sup>20</sup>. L'idée originale est une falsification, elle cache ce qui dans un premier temps fut rejet d'un réel. Elle révèle dans le même mouvement où elle paraît originale son origine étrangère, au-delà de l'*Unheimlich* c'est un site de l'exil qui se fait jour<sup>21</sup>. Elle révèle une mémoire cachée, cachée au-dehors, cryptée, exposée à l'incompréhension<sup>22</sup>.

Il peut nous arriver à nous aussi qu'un savoir dont on a la charge n'entraîne pas la nécessité qu'on en réponde, reste sans conséquence, c'est-à-dire soit démenti, ça nous arrive même assez souvent dans nos échanges « en langue de bois », comme un clin d'œil entre initiés.... On sait bien que la passe c'est la traversée du fantasme, mais enfin bon... !!... Il a fallu à Freud ce savoir démenti sur l'étiologie sexuelle des névroses, énoncé d'abord comme rien de savoir et cependant enregistré, pour qu'il puisse ensuite, dans un second temps, inventer ce savoir. L'inventer : c'est-à-dire assumer d'en être l'auteur. C'est-à-dire s'attribuer la responsabilité d'avoir créé la psychanalyse. Il l'a créée en effet, pas sans en supporter l'opprobre. Pas sans que se crée autour de sa

---

<sup>17</sup> J. Lacan, « Proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p 253.

<sup>18</sup> S. Freud, *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, Paris, Gallimard, 1991.

<sup>19</sup> S. Freud, *Selbstdarstellung*. Traduit en français : *Sigmund Freud présenté par lui-même* [1925], Paris, Gallimard, 1984, p. 14.

<sup>20</sup> Cf. à ce sujet le texte de B. Lemérier, « Négligences ». Colloque *Chercher, inventer, réinventer*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2004, p. 181.

<sup>21</sup> S Rabinovitch, *Écritures du meurtre. Freud et Moïse : écritures du père 3*, Ramonville Saint-Agne, Érès p. 58.

<sup>22</sup> C. Rabant, *Inventer le réel*, Paris, Denoël, 1992, p. 96.

personne un espace négatif. Mais c'est justement pour cette raison qu'il endosse la responsabilité de ce savoir et décide que ce même savoir portera désormais sa signature<sup>23</sup>.

*La proposition de 67 et le séminaire sur l'acte analytique* : plusieurs passages de la « Proposition » rapprochent nettement l'expérience de la passe et le démenti. Nous pouvons lire : « Il y a un réel dans la formation du psychanalyste [...] le fait n'est pas moins patent — et pour nous concevable — que ce réel provoque sa propre méconnaissance, voire sa négation systématique<sup>24</sup> ». Plus loin : « Avec la fin de l'analyse hypomaniaque décrite par Balint [...] de l'identification de l'analysant à son guide : nous touchons là la conséquence du refus dénoncé plus haut (louche refus : *Verleugnung* ?)<sup>25</sup>. » À un autre endroit : « Cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord dont ici je m'occupe, celui où le psychanalysant passe au psychanalyste, voilà ce que notre école peut s'employer à dissiper<sup>26</sup>. » Contemporain de la « Proposition », le séminaire *L'acte psychanalytique* : Lacan pose au cœur de cet acte le démenti. Il dit qu'il avait « réservé », « mis à l'abri », « à l'écart », ce terme de *Verleugnung*. Il voulait « le faire vivre là où assurément il est poussé à son point le plus haut de pathétique, au niveau de l'analyste lui-même [...] L'analyste n'est pas le seul à prendre place dans le registre du sujet supposé savoir, mais il est particulièrement bien placé pour en connaître la radicale division dans la mesure où cette position inaugurale à l'acte analytique consiste à jouer sur quelque chose que son acte va démentir<sup>27</sup>. » Le démenti est ici corrélé au sujet supposé savoir. Ce sujet supposé savoir est introduit dans la « Proposition » comme étant le pivot d'où s'articule tout ce qu'il en est du transfert. « Ce qui nous importe, c'est le psychanalyste dans sa relation au savoir du sujet supposé, non pas seconde, mais directe » peut-on lire. « Directe » porte à mon sens sur la nature de notre savoir. Notre savoir est de l'ordre d'un *savoir textuel*. Il se construit dans la cure avec notre appareil psychique. Celui que Freud écrit dans la lettre 52, à l'intention de Fliess<sup>28</sup>. Rappelons-en ici ce minimum : d'un côté Freud pose W : *Wahrnehmung*, la perception ; de l'autre côté Bews, *Bewusstsein*, la conscience.

W.....Bews

---

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 99.

<sup>24</sup> J. Lacan, « Proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 244.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 255.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 252.

<sup>27</sup> J. Lacan, *L'acte analytique*, séance du 19 juin 68, séminaire inédit.

<sup>28</sup> S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

Entre les deux :

I) les signes de perception ; WZ, *Wahrnehmungszeichen*. Ils viennent se coucher par écrit ; *Niederschrift*. Ce sont des traces, *Erinnerungspur*. Traces de mots entendus, liés entre eux par cette structure de l'écrit qui est la synchronie ou la simultanéité des signifiants dans le désordre. Freud suppose que ces traces subissent de temps en temps un réordonnement.

II) UBW, l'*Unbewusst* ; l'inconscient, fait de représentations de choses. « Quelque chose comme des relations causales », dit Freud.

III) VB, *Vorbewusstsein* ; le préconscient, fait de représentations de mots. C'est le registre de la parole qui fera accéder ou pas ces représentations au conscient.

Nous avons l'écriture suivante :

I	II	III	
W...	.....WZ.....	.....UBW.....	.....VB.....BEWS

Les inscriptions I II III représentent l'accomplissement psychique. Dans la cure de parole, fondamentalement, cette effectuation rencontre du défaut. Des défenses font obstacle à l'avancée, barrent l'accès au savoir. Solal Rabinovitch propose de situer le refoulement entre l'inconscient et le préconscient, entre UBW et VB. Le démenti plutôt entre WZ et UBW<sup>29</sup>.

I	II	III	
W.....	.....WZ.....	.....UBW.....	.....VB.....BEWS
	Démenti	refoulement	
Forclusion			

Ce schéma permet de repérer que le refoulement opère sur les représentations alors que le démenti opère sur le réel des traces. Sur le réel de l'écrit, de la lettre, par l'*Entstellung*, la déformation. Ce schéma permet aussi de repérer que la *Verleugnung* précède l'installation du refoulement, ordonne la mise en place du texte inconscient soumis au refoulement.

Dans la passe, cette relation au savoir, pour être assez houleuse, n'en indique pas moins les coordonnées de l'acte. L'acte peut faire *acting*, voire passage à l'acte, même sous couvert d'une entrée dans la pratique. De toutes façons l'entrée dans la pratique s'accompagne forcément de la méconnaissance de ce reste qui choit du transfert. Ce reste peut devenir un enjeu de savoir. Mais la méconnaissance de ce reste, quant à elle, peut ne pas être levée tant que l'analyste n'a pas à supporter une fin de cure pour son analysant. Une fin logique, topologique, où il aura lui-même à repasser par ce point opaque où se présente la pulsion. Ou bien, ce qui est du même ordre, tant que l'analyste

---

<sup>29</sup> S. Rabinovitch, *Écritures du meurtre*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1997, p. 60.

n'aura pas été confronté à quelque débordement de jouissance dans l'accompagnement d'un psychotique. Pour le dire autrement : tant qu'il n'aura pas été confronté à la « reparution dans le réel d'un savoir déssupposé » comme le formule Lacan dans la « Proposition », un « savoir en éclipse » c'est-à-dire éclipsé du symbolique, où *ça* dit sans sujet au présent de l'actuel. Ce qui s'éprouve à ce moment-là est la minceur du savoir référentiel. Seul peut servir de guide le savoir textuel issu de sa propre cure : s'en remettre au dire, lâcher ses objets, son narcissisme, lâcher le père, passer au pire. C'est là le moment d'émergence du « désir de l'analyste » où se découvre réellement, c'est-à-dire pas sans angoisse, qu'il n'y a pas d'autre garantie que sa propre énonciation, pas d'autre sujet qui supporte le savoir et la vérité que le lieu de cette béance d'où se soutient une autorisation.

La passe est ce moment de franchissement, de passage à la limite, au-delà de l'identification, dans l'approche d'une fin de cure pour l'analysant et l'analyste. C'est sans doute là que s'éprouve quelque chose de « dangereux » comme ont pu le dire certains. Mais de quel ordre est cette dangerosité ? La passe est un « forçage », mais forçage de quoi ? D'où vient ce moment ? Quand a-t-il commencé ?

Ce moment de la passe commence dès le début de la cure. Plus précisément, il commence à poindre dans ces moments de la cure où le sujet résiste à dire. À ce moment-là, la répétition entre en jeu, l'*agieren*. Se met en acte la réalité de l'inconscient. Sa réalité sexuelle<sup>30</sup>. Quand le sujet agit au lieu de se souvenir, nous avons à faire à des lacunes, *Lücke*, de la mémoire. « La *Lücke* est le lieu où se tient le terme oublié<sup>31</sup>. » Ce qui est oublié ne peut être déchiffré parce que c'est hors texte : il faut le construire. Lorsque la mise en acte se substitue au souvenir, lorsque se répètent dans le transfert les émois amoureux secrets, font retour les traces des expériences de plaisir jamais traitées par le refoulement, jamais passées au rang de signifiant<sup>32</sup>, ou qui n'ont jamais été « laissé être<sup>33</sup> », qui ont été rejetées du symbolique ; s'éprouve alors la proximité de l'objet. La passe est ce moment d'acmé de la présence de l'objet. Moment où le sujet tend à rejoindre son être d'objet, l'objet qu'il a été pour l'Autre, réduit à cette chose offerte à la jouissance de l'Autre. Pour le dire autrement, la passe est ce moment de rencontre pour le sujet avec son être de jouissance. Cette rencontre fait le réel du trauma. Elle se fait dans ce procès à rebours jusqu'à ce lieu où le sujet vient à s'inscrire comme sujet du signifiant. « Bien entendu », c'est ici que se loge l'échec de la passe dont Lacan parle à Deauville. Cet échec se loge en ce point de ratage de la jouissance où s'aperçoit,

---

<sup>30</sup> Cf. S. Freud, « Remémoration, Répétition, perlaboration » *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953.

<sup>31</sup> S. Rabinovitch, « Dupes du réel », *Lisymaque* n° 19, « Les démentis du réel », p. 226.

<sup>32</sup> Cf. S. Rabinovitch, « L'actuel du transfert », *Colloque Actualité des dimensions freudiennes*, 10/11 octobre 1992, inédit.

<sup>33</sup> J. Lacan, « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite », *Écrits, op. cit.*, p. 387.



s'entr'aperçoit dans un éclair, par ce trou de l'*Urverdrängt*, du refoulement originaire, le vide sidéral d'une forclusion primordiale immédiatement démentie. En effet, ce repassage par l'objet, proche d'un rejet de l'inconscient, s'il s'apparente à la psychose n'est-ce pas qu'il réactualise ce démenti premier ? Un texte déjà falsifié présidera au refoulement. Cette réactualisation advient dans l'effet de lâchage des signifiants maîtres et particulièrement du Nom propre. Cette réactualisation est un moment qui dure, où les aller-retours de la jouissance ne sont plus cadrés par le Nom du Père, plus contenus dans le fantasme. Celui-ci se construit, se déconstruit, se construit ... avant d'être franchi. Traversée du fantasme se dit *Erledigung* : accomplir, effectuer jusqu'au bout, se séparer. Pour le dire autrement : dans ce tour de plus, c'est le tour d'un objet qui se trace. Cela se repère dans la théorie d'être le troisième temps de la pulsion : « se faire » boulotter, ch... voir. Pendant un temps d'hésitation, de suspens, il est possible de s'identifier à cet objet, pour un peu ça ferait destinée !! Alors pas d'autre solution que de lâcher cet objet, cesser de répéter, passer au semblant. De là, de ce site du réel dans le symbolique, l'analyste trouve la certitude de son acte. Il peut réinventer la psychanalyse avec chaque patient, avec un savoir qui porte sa signature, un savoir crû en son propre. La passe est une entrée dans la clinique du psychanalyste. Cette clinique n'est pas sans la nécessité d'élaboration du démenti.